

EN YOUGOSLAVIE

L'Église habillée de jeunes filles

De Skoplje nous sommes allés faire pèlerinage à Kumano-vo ; la petite ville n'a rien pour attirer les touristes. Située à trente-deux kilomètres de Skoplje, elle n'offre, malgré ses 17.000 habitants, aucune curiosité qui vaille la peine de s'arrêter. Mais le nom retentit encore dans nos souvenirs : c'est là qu'en 1912 les Serbes remportèrent une victoire décisive sur les Turcs et que s'écroula l'empire ottoman.

Le paysage mamelonné, la plaine aux riches cultures, l'horizon de montagnes, conviennent bien à l'idée que nous nous faisons des paysages de guerre. Sur une colline, un monument commémoratif est en construction, qui déjà monte haut dans le ciel.

Nous nous sommes arrêtés à Nagoritchano. Trois églises s'étagent sur les pentes du petit village. Un village ? Où sont les maisons ? Quelques masures ici et là, le long de la route qui borde la montagne, c'est tout. Mais c'est aujourd'hui pèlerinage et jour de fête. Les pèlerinages de Serbie sont surtout des fêtes populaires ; on a vite fait de prier le saint ou la sainte qui protège l'église rose, et puis les danses commencent et se poursuivront tard dans la nuit.

La mieux conservée des trois petites églises est bâtie à mi-pente de la colline, à gauche de la route quand on vient de Skoplje. Des femmes, en beaux costumes de toile blanche brodée de rouge et de bleu, en tabliers de tapisserie, en vestes multicolores à ceinture de couleur, un mouchoir jaune enveloppant la tête et jusqu'à la longue natte de cheveux châtains, montaient le petit sentier qui conduit à l'église. Et leur groupe faisait aux vieux murs dorés, aux tuiles roses, à cette petite église posée comme une fleur étrange sur la pente verte de la colline, un cadre délicat et rare, une sorte de vêtement de fête, jeune et charmant. Autour de l'église, seules,

quelques tombes perdues dans les herbes. Et, à l'horizon, les montagnes bleues.

Mais les jeunes filles arrivent, les jeunes mères avec leurs enfants, des fiancées aussi et de vieilles femmes qui montent le chemin, avec peine... Dans le fond de l'église, un prêtre serbe procède à un baptême. La jeune maman, quinze ou seize ans, est sérieuse comme il convient et semble jouer à la poupée.

Des airs de flûte se font entendre, ponctués de coups sourds ; c'est le kolo qui s'organise en bas de la route où sont les boutiques de la fête. Descendons. Une autre église, cachée dans une faille de la montagne, reçoit aussi des pèlerins. Celle-ci n'est plus qu'une ruine, jolie encore, précieuse encore, et plus émouvante peut-être parce qu'elle est en train de mourir. La voûte est écroulée et les belles fresques du 14^e et du 15^e siècle sont exposées à la pluie, au soleil et au vent. Tous les portraits de saints, d'évêques ou de rois serbes ont les yeux crevés : les Turcs sont passés par là. Des femmes prient, tournées vers un visage de Vierge, d'autres font bénir leurs enfants par un jeune prêtre à longs cheveux bouclés. On allume de petits cierges de cire jaune, et puis on va les fixer à un porte-cierge énorme qui rutille dans le chœur à ciel ouvert.

Beaucoup de cadeaux, qu'ont apportés les paysannes, sont suspendus à une corde tendue en travers de la nef : linges de toute sorte, chaussettes de laine, serviettes, mouchoirs brodés...

De jeunes femmes se sont mises à genoux devant le prêtre qui récite sur elles des prières. A l'une d'elles il offre sur une icône une bouchée de pain bénit qu'elle prend avec les lèvres ; et puis elle s'en va, recueillie.

Deux prêtres, deux dignitaires à ceinture bleue et à ceinture rouge, sont entrés et ont donné une offrande au sacristain qui tend à la porte une cassette d'argent ciselé.

Ici encore, un cimetière entoure l'église. Les ânes errent parmi les tombes et broutent l'herbe. Dans un coin du mur, trois hommes assis mangent un énorme saucisson. Et toujours, grossissant à mesure que la matinée s'avance, dominant le bruit des prières et des conversations, la musique du kolo arrive jusqu'à la petite église sans toit, aigrette et bondissante.

Maintenant tous les sentiers de la montagne semblent venir à nous avec les petits ânes gris montés par une ou deux jeunes filles en costume éclatant. Autour des boutiques où l'on vend des bonbons et des boissons fraîches, les enfants innombrables jouent et crient, habillés de pantalons blancs et de vestes brodées comme de grandes personnes.

Les jeunes filles ont leur dot suspendue à leur cou ou cousue à leur corsage et à leur robe. Celle-ci porte un collier de pièces d'or, turques et françaises ; celle-là a sa robe ornée du haut jusqu'en bas de larges pièces d'argent. Une autre arbore une ceinture toute ruisseau de louis d'or. Ainsi les beaux garçons à toque d'astrakan et à veste noire sans manches, pourront faire leur cour en connaissance de cause.

Eux aussi rivalisent d'élégance. Chaussés des opankés serbes, la culotte blanche enfoncée dans les chaussettes de laine, la tunique blanche serrée à la taille par une large ceinture, ils dansent en rond sur la place d'herbe en se tenant par le petit doigt. Et il y a cinq ou six rondes qui tournent en ce moment près de l'église et près des tombes.

La ronde n'est jamais fermée. Un bon danseur la conduit, qui doit être fort et agile. D'une main il agite en cadence un mouchoir de couleur et de l'autre il entraîne ses compagnons qui imitent ses pas. Tous les garçons se suivent, et puis viennent les jeunes filles, graves et un peu gênées par leurs costumes épais ; et l'on dirait des statues habillées qu'on fait mouvoir dans le soleil.

Un petit berger joueur de flûte marche en tête de la ronde qui se resserre ou se distend. Et il joue en dansant sur un pied, sur l'autre, la tête baissée pour regarder ses pas. Pendant ce temps, tout près de là, un orchestre de tsiganes fous mène grand bruit. L'un joue du fifre, un autre du flageolet, un autre de la trompette. Plus loin, une basse pousse des rugissements sourds. Et, dominant tout cela, faisant à lui seul plus de bruit que tous les autres musiciens, un Tsigane à visage noir inondé de sueur saute lourdement en frappant une grosse caisse à coups de nerf de bœuf et en faisant retentir des cymbales.

La danse ! La danse ! Il vient toujours de nouveaux danseurs, de nouvelles danseuses qui allongent le kolo ou font d'autres rondes. Tout cela étincelle au soleil de midi, tout cela tourne autour de la petite église décidément habillée de belles jeunes filles sages et un peu gauches, pendant que

sur les pentes, en groupes, des hommes et des femmes, assis soigneusement dans l'herbe, mangent et boivent, au milieu des ânes qui broutent et des chevaux dételés.

Nous partons. Adieu à toutes ces fleurs charmantes et un peu artificielles... Un jeune homme à côté de moi a baisé respectueusement la main que lui tendait une jeune fille et, sans rien dire, est allé rejoindre un groupe d'hommes.

En bas, où tournent les kolos infatigables, voici qu'une ombrelle jaune s'est ouverte, une autre, une autre. Toutes les danseuses maintenant ont la leur qui oscille doucement sur le ciel... C'est la danse de l'ombrelle. Et l'on dirait que la place d'herbe s'est tout à coup fleurie d'innombrables tulipes à calice jaune ou qu'un champ de boutons d'or frémit sous la brise de la vallée.

* * *

Un autre dimanche, au village de Nerezi, dans la montagne de Skoplje.

Il tombe une pluie fine et froide. La petite église de briques roses, à cinq coupoles, est triste sur la place plantée d'arbres. Tous les pèlerins se sont entassés dans la nef étroite et dans les hangars du monastère. Beaucoup sont venus passer ici la nuit, en souvenir du temps où les Turcs étaient les maîtres. Le monastère alors, avec ses portes solides et ses hauts murs, était le seul endroit où l'on se sentait chez soi et où l'on pouvait s'amuser entre Serbes. Et quand nous entrons dans les granges, des corps fatigués sont étendus sur la terre battue, les belles robes sont froissées, et les visages tristes à la pensée qu'il pleut et que la fête sera gâtée.

Mais non, voici que le ciel s'éclaircit. Dehors une grosse caisse a retenti appelant à la danse. Une jeune fille se lève, grave, et sort. Et puis une autre. La fatigue de la nuit est oubliée.

Dans l'église on parle à voix haute. Des galants sourient et disent des douceurs à des jeunes filles aux costumes raides. Une vieille femme fait balayer les dalles à sa petite fille aveugle, en lui tenant la main. Elles balaient toute la nef, soigneusement, avec une application miculeuse. Quand elles ont fini, elles font le tour des icônes et les baisent une à une, et baisent la terre devant chacune d'elles. La petite fille aux yeux fermés fait son pèlerinage bien sagement, pour que

la Vierge de Nerezi lui redonne la lumière, et sa grand'mère est seule désespérée.

Un paysan a apporté de cinq lieues, dans un sac de toile brodée, un large pain rond qu'il veut faire bénir. Le prêtre russe, qui administre la petite église, fait d'abord des difficultés. L'heure est passée, paraît-il. Enfin il se met à chanter d'une voix rocailleuse devant l'icône du Christ. Puis l'homme et le prêtre tenant tous deux le pain dans leurs larges mains le font tourner et le brisent en deux ; chacun baise la moitié qu'il tient et le paysan remet les deux moitiés dans son sac après avoir baisé le crucifix que lui tend le prêtre.

Je suis retourné dans la grange. Le soleil décidément ne veut pas se montrer et il fait froid. De vastes marmites, accrochées à des perches, sont suspendues au-dessus de grands feux. Dans un coin, un groupe de paysans et de paysannes se chauffent auprès d'un feu de journaux. Des Monténégrins chantent, à mi-voix, une mélodie traînante. Un vieux Serbe proclame qu'il ne dansera pas parce qu'il a trop bu et ne tient plus sur ses jambes. Des fourneaux sont couverts de gamelles pansues pleines de yahni, sorte de soupe épaisse composée de tomates, de riz et de piments. Des domestiques puisent dans les marmites avec des louches profondes et donnent à manger à tout ce peuple. C'est une tradition que les monastères doivent nourrir les pèlerins le jour du pèlerinage. Chacun donne en s'en allant une aumône, ce qu'il peut.

Nous avons mangé le yahni serbe, savoureux et épicé. Pendant ce temps, quelques jeunes gens couchés près du feu chantaient à voix basse la « Marseillaise ».

Dehors, un timide soleil ayant enfin consenti à se montrer, les marchands de rachnitchi et de kebab faisaient des affaires d'or. Tout cela grillait en plein air sur des fourneaux étranges et répandait dans la cour du monastère une âcre odeur de graisse brûlée. Ailleurs, des vendeurs de boissons fraîches se lamentaient et regardaient le ciel d'un air furieux. Un autre, désespérant sans doute d'avoir des clients, s'était endormi sur sa chaise, la tête en arrière, et ronflait, la bouche ouverte.

Cependant les kolos s'organisaient. Les costumes étaient plus beaux encore qu'à Nagoritchano. Les hommes avaient, sur leur chemise brodée, une ceinture de laine rouge, une autre

ceinture moins large, de cuir noir, et un gilet brodé de rouge. Les jeunes filles portaient un diadème de fleurs sur leur mouchoir de tête jaune ou blanc. A leurs deux longues nattes, attachées par une ficelle, pendaient des pièces d'argent. Les tabliers ressemblaient à des tapis de Pirot, à dessins lozangés rouges et bleus. Et leur tunique longue, serrée à la taille par une ceinture rouge, ornée d'un bouquet de basilic, s'évasait largement par derrière. Toutes portaient des colliers de corail, de perles fausses, de pierres de toutes les couleurs, et des pièces d'or, des pièces d'argent ou de métal, étaient cousus à leur corsage.

J'ai demandé à mon jeune guide pourquoi ce bouquet de basilic ornait toutes les ceintures :

— C'est une plante sainte, m'a-t-il répondu. C'est avec le basilic que le prêtre asperge les fidèles. On l'a trouvé le 14 septembre en même temps que la vraie croix. Mais on s'en sert aussi pour chasser les moustiques et pour parfumer la cuisine.

La ronde se nouait et se dénouait autour de l'église, les garçons avec les garçons, les filles avec les filles. C'était toujours la même ronde, conduite par un petit bonhomme de berger à toque d'astrakan, qui soufflait avec persévérance dans sa flûte aigrette. Mais les figures de cette danse variaient. Tantôt les danseurs tournaient en se tenant par les épaules, leurs longs bras étendus ; tantôt ils avançaient l'un derrière l'autre, en sautant suivant le rythme ; tantôt ils dansaient, les mains à la taille. Et le mouchoir rouge du guide décrivait dans l'air de savantes arabesques, auxquelles le kolo docilement obéissait.

De petits garçons très drôles, à casquette de cuir ou à toque d'astrakan, avaient des gilets magnifiques ; deux beaux types, grands et la figure taillée dans du chêne, portaient des capes noires en poil de chèvre soutachées d'or et d'argent. Un vieux Serbe voulait me vendre une pièce d'argent à l'effigie d'Alexandre-le-Macédonien. A la porte du monastère, un prêtre-mendiant, venu de la Tresca, offrait au baiser des pèlerins une icône et leur demandait la charité.

Et puis le soleil est tombé derrière la montagne. La ronde continuait toujours, mais des groupes s'en allaient, à regret, pour regagner avant la nuit leurs maisons lointaines. Dans les chemins qui dévalent vers Skoplje, de petits ânes

gris à chargement bizarre descendaient avec prudence, au milieu de filles et de garçons qui chantaient.

Une femme tout à coup s'est retournée et a montré le poing au monastère en criant quelque chose, très vite.

— Elle n'est pas contente de sa journée, me dit mon guide. Elle prétend que c'est la faute du monastère si elle ne s'est pas amusée. Mais il pleuvait, n'est-ce pas?... Et puis, voyez, son mari n'est pas de son avis, il n'ose rien dire...

Et la petite flûte, qui là-haut conduisait les derniers kolos, à l'ombre de l'église rose, nous suivait dans le sentier.

Abel MOREAU.
